

—Et tu as oublié Madeleine.

—C'est vous qui oubliez quelque chose.

—Quoi ?

—Ma recommandation. Quand on m'interrompt, c'est fini de l'histoire. C'est égal, me revoici sur la voie. . . . Madeleine était donc pauvre, si pauvre, qu'elle ne pouvait même plus ramasser les vingt sous qu'elle portait de temps en temps au Doyen, afin qu'il célébrât des messes pour le repos de l'âme de Jean Tournil. . . . Elle se traînait encore dans le bois, et s'agenouillait à la place où il était tombé sous la balle du meurtrier. Un jour elle y resta évanouie, froide et presque morte. Néra l'y trouva et, toute affolée, s'en alla le conter à Catherine.

—Ah ! la détresse de cette malheureuse vengeait déjà la veuve du garde.

—Il y a plusieurs manières de comprendre la vengeance, à ce qu'il paraît. . . . Néra ramena Catherine et toutes deux emportèrent la vieille femme.

—A l'hospice, sans doute ?

—Dans la propre maison de Catherine.

—Madeleine sous ce toit !

—Un toit béni, voyez-vous. . . . Elle envoya chercher le médecin ; mais, dès la seconde nuit, Madeleine tomba en paralysie. Elle ne remuait pas et ne parlait plus. Ses grands yeux, rouges de pleurs, vivaient seuls dans son visage. Et Catherine se demanda ce qu'elle allait faire de l'infirme. On lui parlait de l'hôpital, elle secoua la tête, et, après avoir pris l'avis des enfants elle garda la pauvre. . . .

—Comment, Madeleine. . . .

—N'a point quitté la demeure de Catherine. Soignée par elle et par les enfants, elle vit ses derniers jours dans une petite pièce claire, propre et gaie, où Nichette passe une partie de ses journées. Nichette se fera sœur de charité quelque jour, c'est sûr. Elle dit qu'elle commence son apprentissage.

—Tu te trompes et tu me trompes, petit ! s'écria le vagabond en se levant : une telle vertu n'est pas de ce monde. Quoi ! Catherine, rendue veuve par le fils de Madeleine, accueillerait cette mère douloureuse, l'arracherait à la misère, au désespoir, et lui permettrait de mourir en paix au milieu de la famille ! . . .

—Elle l'a fait, répéta gravement l'enfant. Nous connaissons tous la petite chambre qu'elle habite, et, quand nous sortons de l'école, nous avons soin de ne pas faire de bruit en passant sous ses fenêtres. . . . Seulement, elle n'en a pas pour longtemps, la pauvre vieille ; elle baisse, elle baisse, et je ne sais pas si elle verra s'accomplir son dernier souhait.

—Que désire-t-elle donc ?

—Revoir son gremlin de fils ! répondit l'enfant. Il y a des mères comme ça. On dirait une maladie, voyez-vous ; rien n'y fait ! Elle veut, comme elle disait autrefois, lui pardonner, le bénir et l'entendre dire qu'il se repent.

—L'entendre dire qu'il se repent ! . . .

—Seulement, est-ce possible qu'il se repente ? . . . D'ailleurs, peut-il revenir ? La gendarmerie n'a jamais cessé d'avoir l'œil ouvert et, s'il reparait jamais dans le pays. . . .

—S'il y rentrait, fit le vagabond, je te jure qu'il reverrait sa mère, quand il devrait après passer en cour d'assises.

—Si on l'arrêtait, fit l'enfant, c'est du coup que sa mère serait tuée.

—Non ! non ! la joie de l'avoir revu la guérirait, au contraire.

Le jeune garçon secoua la tête.

—Le médecin assure que jamais elle ne reprendra l'usage de ses membres ; mais elle pense et elle souffre, puisqu'elle pleure. . . .

—L'as-tu donc vue, petit ?

—Deux fois, en allant porter du linge à Catherine. Vous comprenez bien que ça fit un mouvement dans le village quand on apprit que la veuve de Jean Tournil recueillait la mère de Loup-Cervier. On ne l'a ni pris, ni condamné, c'est vrai ; mais tout le monde le croit coupable. . . . Alors les uns crièrent que la mère Pélican n'avait pas de cœur et qu'elle oubliait le serment de venger son mari. . . . Les autres répétèrent que sa conduite était admirable. On se partagea en deux camps. Bientôt quelques-uns allèrent dans la maison de Catherine, à seule fin de voir la pauvre vieille mère Madeleine, et je fus de ceux-là. Seulement, je masquai ma curiosité en lui portant une pleine corbeille de fraises des bois, et ça me serra le cœur de la voir, allez ! et ce soir là j'embrassai ma mère plus fort, en lui promettant de mieux apprendre à l'école.

—Et tu as oublié ta promesse ? . . .

—Vous me dites cela parce que j'ai fait l'école buissonnière ?

—Oui.

—Je m'étais cependant bien promis de changer.

—On se promet cela, dit le vagabond, et cependant on retombe dans ses habitudes. . . . Cela ne semble guère mal, vois-tu, de préférer la grande forêt où l'on cherche des nids, où on paresse, couché sur la mousse, à l'école enfumée où l'on doit rester courbé sur ses livres. Et cependant, tel est l'écolier, tel sera l'homme. La flânerie enfantine

dégénère en paresse chez l'adolescent. Il refuse d'apprendre un métier qui le retiendrait à l'étable, et livre son bras à n'importe quel ouvrage, quand le besoin d'argent devient impérieux. Mais à peine a-t-il quelques écus dans sa poche ou a-t-il renouvelé son crédit au cabaret, qu'il s'empresse de reprendre son existence sans liens et sans devoirs acceptés. Il commence par faire couler les larmes de sa mère, il en vient à lui demander le produit de ses journées, et ça s'est vu, à le lui arracher par la violence. Il aime la lutte, la chasse, il se fait braconnier et vit de ses coups de fusil et du gibier volé aux propriétaires.

D'abord, c'est bon, la vie en plein air, dans la forêt, sous les feuilles fraîches, même en été ; en hiver, le bois est tout blanc, il étincelle comme des pierreries ; les pas s'éteignent sur la neige, on oublie le froid pour suivre sa proie.

Oh ! c'est une passion ardente, une poursuite acharnée, un triomphe sanglant. On revient, le chevreuil sur l'épaule, les lièvres dans la carnassière ; le gibier vendu, tout va bien, on renouvelle sa provision de plomb, et cette vie continue. On rit des gendarmes, du garde champêtre ; on trouve du plaisir à braver la loi. On se trouve plus fort qu'elle, parce que cette loi menace et qu'on la raille. Mais la société et la loi demeurent les plus fortes. Celui qui les brave ne le fait pas longtemps avec impunité. Elle apparaît sous tant de formes, cette loi, qu'il faut sans fin se garer de ses représentants. Elle a inventé les gendarmes, puis les garde-chasse. Oh ! le garde-chasse, c'est l'ennemi éternel du braconnier. On ne se dit point : " Il remplit son devoir en surveillant les bois de son maître," on voit en lui l'homme qui nous empêche de satisfaire une passion irrésistible.

Une lutte s'établit, le garde reste le plus fort. On arrête le braconnier. Dans sa prison, il roule des projets de vengeance, et, s'il trouve plus tard le garde au bout de son fusil, il épaule, il tire et l'homme tombe. . . .

Le vagabond s'arrêta ; les derniers mots étaient sortis de sa gorge comme un râle. Sa face semblait congestionnée ; il ouvrit la porte, tendit ses deux mains pour y recevoir l'ondée tombant en larges nappes, et y trempa son visage. Quand il rentra dans la mesure, l'enfant le regarda avec une curiosité mêlée d'inquiétude.

—Et voilà pourquoi tu dois obéir à ta mère, aller à l'école, petit, apprendre un état et travailler. Sans cela, qui sait si tu ne deviendrais pas paresseux, braconnier, puis assassin ?

Il retourna sur l'escabeau et remua du bout de son bâton les brindilles rouges remplissant la cheminée.

L'enfant ne répondit rien. A plusieurs reprises, il étudia l'état du temps ; on eût dit qu'il avait l'intention d'abandonner l'abri qu'il partageait avec le vagabond.

Enfin, la pluie cessa d'une façon presque subite ; le ciel redevint d'un bleu éclatant, et les gouttes d'eau restées sur les feuilles prirent des aspects prismatiques.

On entendit des chants d'oiseaux plus gais. Ils saluaient la fin de l'orage et buvaient dans les plis des feuilles. La verdure rajeunie exhalait un parfum délicieux. La terre, desséchée par les ardeurs de l'été, paraissait revivre. Jamais la forêt ne parut plus belle à l'enfant oublieux de l'école, au vagabond qui préférerait un toit de branchages à la meilleure des maisons.

L'enfant se rapprocha de la porte.

—Où vas-tu ? lui demanda l'homme.

—A l'école : le maître me grondera, mais j'aurai encore le temps d'apprendre une leçon.

Un bon mouvement le rapprocha du vagabond, et, fouillant dans sa poche, il en tira un morceau de pain.

L'homme le prit sans rougir.

—Que Dieu te le rende !

—Qui sait si vous ne lui aurez pas aidé ! fit l'enfant. Merci pour les paroles que vous m'avez dites, ma mère sera désormais contente de moi.

Alors, s'élançant dans le bois, il descendit la pente de la colline, laissant le vagabond seul dans la mesure abandonnée.

## XXIII

### LE SERMENT DE LA VEUVE

La nuit venait, et l'homme ne semblait pas garder conscience du temps écoulé ; il restait immobile à la même place, l'esprit perdu dans ses pensées amères. Cependant quand, relevant la tête, il vit autour de lui l'ombre grise du crépuscule, le sentiment de ce qu'il voulait accomplir lui revint à la mémoire. Il se secoua avec une sorte d'effort, reprit son bâton et quitta la mesure, en murmurant :

—J'y coucherai ce soir.

Coupant alors à travers le bois, comme il avait fait déjà, il descendit vers le village, les derniers bruits s'endormaient.

Encore un peu et le village tout entier dormirait.

RAOUL DE NAVERY

A suivre